

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & OIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

VIII.

— Pourquoi pareille peur ? ce secret ne doit-il pas mourir entre nous ? J'avais juré de ne pas vous suivre et j'ai tenu ma parole. C'est à un hasard béni que je dois de vous avoir retrouvé.

Ces phrases avaient été échangées à voix basse pour qu'elle ne pussent être entendues par l'ex-magistrat, toujours debout et adossé à la cheminée. Cette crainte était bien inutile, car de Jozères, sombre et pensif, était absorbé par la préoccupation qui lui torturait le cerveau.

— Oui, se disait-il, ce jeune homme est venu ici pendant la courte absence du théâtre qu'il a faite ! Est-ce sur moi que tombera l'orage ? Il a dû voir, interroger ma femme... la menacer peut-être ! Il faut que j'aie la questionner.

Mais au lieu de se rendre près de son épouse, le mari était resté cloué en place par cette autre pensée :

— Aimerais-il Mme de Jozères ?

Et, en rusé matois, il pensait que sa femme innocente serait la première à lui conter ce qui avait eu lieu, tandis que, coupable, elle se trahirait par son silence, et il se répétait : — Si

Léontine ne me dit rien, c'est qu'il s'entend.

Les réflexions du mari soupçonneux et l'entretien de Paul et de Mme d'Armangis, au point où nous l'avons laissé, furent brusquement interrompus par le docteur qui, ayant sa fille à son bras, apparut dans le salon en criant d'une voix joyeuse :

— La voici ! je vous amène la malade... non sans peine, je vous jure.

Soit qu'elle fut réellement souffrante, soit que la peignoir sombre qu'elle portait ne fût pas favorable à son teint, Mme de Jozères était pâle et, en effet, paraissait souffrante :



— Pas un mot ! de grâce, pas un mot ! balbutia-t-elle d'une voix éteinte.

lui que le docteur, stupéfait, crut devoir présenter une excuse à Avril, près duquel il se trouvait.

— Son indisposition doit être sincère, j'ai eu tort de n'y pas croire. Il faut qu'elle souffre beaucoup pour être ainsi distraite. Paul se contenta de s'incliner.

De Jozères avait suivi des yeux la scène du salut.

— J'ai obtenu de cette vilaine eugénie, qui se cramponnait à son fauteuil, qu'elle viendrait nous apaiser le bonsoir et nous verser notre première tasse de thé, ajouta le père.

Mme d'Armangis s'était levée pour courir au-devant de l'arrivante et l'embrasser en lui disant :

— Alors, ma pauvre amie, obtenez vite l'accord paternel afin de reconquérir votre liberté.

Le coup de sonnetto donné aussitôt par l'ex-magistrat apparut un laquais portant un plateau à thé, qu'il déposa sur un coin du gréiron.

Mme de Jozères pria la théière pour verser quand son père, tout étonné, lui demanda :

— Ta migraine te rend-elle aveugle, ma chérie ? Comment ! Tu ne vois pas M. Avril avec lequel tu as eu le plaisir de dîner chez moi ?

Sans dire un mot, elle se tourna lentement vers le jeune homme et lui adressa un si glacial sa-

— Oh ! se dit-il tout rassuré, quel mépris pour cet homme ! Il s'est sans doute passé une scène dont elle doit avoir hâte de me faire le récit.

Et, dans son impatience, le mari s'approcha de sa femme qui emplissait les tasses :

— La soirée a dû être bien longue pour vous, ainsi laissée seule, chère amie ? lui dit-il à voix couverte.

— C'est vrai, fit-elle.

— Et il ne vous est arrivé aucune visite ?

Mme de Jozères ne leva pas sa tête penchée sur le plateau et elle répondit d'une voix calme :

— Aucune.

L'époux resta impassible à ce mensonge, mais une froide colère lui monta au cerveau.

— Ils sont d'accord, se dit-il.

Perrier prit la première tasse versée, qu'il alla offrir à Mme d'Armangis retournée sur sa causeuse. Comme il revenait vers le guéridon, il s'écria tout à coup :

— Ah ! que vois-je ?

Et arrachant la touffe de lilas du vase de Saxe, il la jeta dans le feu.

Mme de Jozères eut un regard étonné qui demandait compte à son père du motif qui lui faisait ainsi saccager ses fleurs.

Le docteur éclata de rire.

— Oui, mignonne, tu dois me croire fou, mais figure-toi que ce grand et solide garçon que tu vois là se trouve mal à l'odeur du lilas. S'il s'était approché du guéridon, crac ! il se serait pâmé !

A la vue de ces fleurs près desquelles il s'était imprudemment tenu sans se plaindre, Avril comprit sa bévue. Un tout petit rire moqueur qui se fit entendre derrière son dos lui prouva que Mme d'Armangis s'était aperçue de son oubli.

— Aie ! je suis pincé ! De Jozères a-t-il fait aussi la même remarque ? se demanda-t-il.

Au même moment, le gendre, continuant l'explication commencée par son beau-père, ajouta :

— Oui, ma chère amie, un bouquet de lilas que tenait Mme d'Armangis a causé un tel malaise à M. Avril que, pendant une demi-heure, nous n'avons su ce qu'il était devenu. Il avait été respirer le grand air.

— C'est le meilleur remède en pareil cas, dit tranquillement Mme de Jozères que son mari observait.

Et elle se mit à emplir les tasses à nouveau. Mais si sa voix était calme, sa main tremblait à tel point que son père s'écria tout alarmé :

— Tu as la fièvre, mon enfant. Pardonne-moi ma cruauté d'avoir insisté pour te faire venir ici. Va te reposer. Nous t'excusons tous de ne pas rester plus longtemps.

— Oh ! merci ! murmura Léontine qui, après un salut adressé à la ronde, se dirigea vers la sortie.

Près de la porte se tenait Avril, un peu éloigné des autres assistants. Au passage de Mme de Jozères, il s'inclina.

— Lâche !!! dit-elle d'un ton qui ne put être entendu que de lui.

Le mari n'avait pas saisi le mot, mais il vit le brusque mouvement fait par Paul en recevant l'insulte.

— Elle lui a parlé, pensa-t-il.

— Mme de Jozères sortait à peine que Mme d'Armangis s'écriait en regardant la pendule :

— Ah ! grands dieux ! déjà minuit ? Moi qui oubliais que j'ai une soirée qui m'attend à ma sortie des Italiens. On ma justement fait bien promettre d'y paraître.

Et, tout en parlant, elle s'était levée pour partir.

— Je vais vous mettre en voiture, dit Perrier en lui posant sur les épaules sa sortie de bal qu'elle avait, en entrant, jetée sur un siège.

— Me mettre en voiture ? ne pensez-vous plus que j'ai ce soir un cavalier ? répondit-elle en souriant à Avril.

Ce dernier prit son chapeau avec empressement et, après les adieux faits, suivit la belle blonde.

Quand il l'eut aidée à monter en voiture, il se tint à la portière :

— Quand dois-je vous revoir ? demanda-t-il d'une voix suppliante.

— Bientôt, croyez le bien... ne fût ce que pour avoir des détails sur ce fameux souper que vous prétendez avoir fait avec moi, après le bal.

— Vous ne voulez donc pas avouer ? Vous savez pourtant que je dis la vérité... Faut-il que je vous le prouve ?

— Oui, mais plus tard, car, à vous écouter portière ouverte, j'attraperais un gros rhume qui reculerait le moment de vous revoir.

— Et quand viendra ce moment ?

— Demain ! dit-elle en lui tendant une main sur laquelle il déposa un baiser.

Resté seul, le jeune homme reprit lentement le chemin de sa demeure en songeant à sa soirée.

— L'autre m'a appelé lâche ! murmura-t-il avec un frémissement de colère.

En arrivant, il trouva Bourguignon qui l'attendait.

— Monsieur est-il content ? demanda le vieux serviteur.

— Oui, j'ai bien dîné, puis j'ai bâguenaudé sur les boulevards et j'ai fini par retourner fumer quelques cigares dans un cabaret à la mode, répondit Avril qui s'était promis d'être discret envers son domestique.

— Alors, monsieur a fumé de bien bon tabac, car son odeur embaume les vêtements, répliqua le vieillard en flairant l'habit, ôté par Paul, à l'endroit de la manche sur lequel Mme d'Armangis avait posé son bras.

IX.

L'héritier dormit comme une souche.

Il était plus de midi quand il fut éveillé par un vacarme, dont il ne put se rendre compte, car il cessa aussitôt, et le jeune homme n'entendit plus que le bruit de la porte d'entrée qui se refermait.

Quand Bourguignon se glissa dans la chambre, avec le plateau du déjeuner à la main, il trouva son maître assis sur son séant et l'oreille encore aux écoutes. A cette vue le bonhomme sourit en disant :

— Si je me suis permis d'entrer ainsi chez monsieur, c'est que j'étais bien sûr que son sommeil n'avait pu résister à un pareil tintamarre.

— C'est vrai. Quelle était donc la cause de ce fracas qui m'a réveillé en sursaut ?

— La visite de certain sourd de votre connaissance auquel j'ai eu toutes les peines du monde à faire entendre que vous n'étiez pas visible. J'avais beau m'époumoner, il prétendait que je lui mâchais mes mots.

—Ah ! le gros Caduchot ?

—Précisément.

—Et que voulait-il ?

—Vous avertir qu'il a reçu ce matin un petit billet de Mme d'Armangis par lequel, en lui rappelant qu'il est attendu ce soir à dîner, elle le prie de venir vous prendre pour vous conduire chez elle. En donnant cette commission à M. Caduchot, elle s'excuse sur son ignorance de votre adresse, qu'elle a oublié de vous demander hier soir.

—Ah ! très-bien ! fit sèchement Avril dépité de voir le hasard mettre Bourguignon sur la voie de ce qu'il avait voulu ni cacher la veille.

Le ton échappa au valet qui, en rangeant à droite et à gauche par la chambre continua gaiement :

—Si monsieur avait été réveillé par la visite de M. Caduchot une heure plus tôt, les oreilles lui auraient sûrement tinté.

—Bah ! on parlait de moi quelque part ? dit Paul qui comprit cette allusion à une croyance populaire.

—Oui, et pas bien loin d'ici.

—Où donc ça ?

—En bas, dans la loge du concierge où le propriétaire, M. Perrier, avait envoyé la Cardoze pour recevoir de Mathis l'argent de ses termes.

—Et la Cardoze s'est occupée de moi ?

—Elle n'a même causé que de vous, à ce que m'a déclamé le portier quand je suis descendu pour les provisions... un tas de questions sur vous, vos habitudes... vos vices même. Il paraît que, avant de venir ici, elle avait d'abord passé chez Mme de Jozères pour s'informer, de la part de son père, si cette dame allait mieux.

Et, tout en furetant dans les coins de la pièce, Bourguignon ajouta d'un air placide :

—Je suis heureux de pouvoir annoncer à monsieur que cette dame est tout à fait remise de l'affreuse migraine dont elle souffrait hier soir quand il est allé prendre le thé chez elle.

A cette nouvelle déconvenue qui lui montrait le domestique encore informé de ce qu'il n'avait pas voulu lui avouer, Avril partit d'un franc éclat de rire.

—Ma foi ! s'écria-t-il, j'imagine qu'il est vingt fois plus simple de tout te conter.

Le vieux serviteur s'arrêta dans ses allées et venues et, se tournant vers le jeune homme, il lui dit d'une voix grave :

—Oui, dans l'intérêt de monsieur... dans son véritable intérêt.

—Allons ! quitte ta mine sombre, mon brave. N'aie donc pas toujours l'air de croire que je danse sur un volcan.

Bourguignon le regarda fixement.

—Alors pourquoi la Cardoze vient-elle rôder par ici ? demanda-t-il.

—Mais simplement pour toucher les termes de son maître, comme tu l'as dit. Tu vois bien, poltron, qu'il n'est pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures.

Le vieillard secoua la tête d'un air de doute.

—Tiens, pour te convaincre, j'aurai plus copré de tout te dire. Tu verras que la Cardoze n'est pour rien dans mon récit.

Et, là-dessus, Paul entama l'histoire de sa nuit à l'Opéra, de son aventure avec les deux femmes et du souper qui s'en était suivi.

D'abord profondément attentif, Bourguignon avait tout écouté sans interrompre. Mais, sur la fin du récit, il joignit

brusquement les mains et, les yeux pleins de la plus douloureuse surprise, il s'écria d'une voix brisée par une poignante émotion :

—Ainsi, c'est Mme de Jozères que vous accusez d'avoir ordonné votre mort à Bricard et à Toto l'Arsouille ?

—Oui, ce Toto, prétendu comte de Valnac, qui a tué son complice... le diable sait seul pourquoi !

—C'est faux ! c'est faux ! Prenez garde, jeune homme, vous êtes sur une pente fatale !

Blessé par le ton du valet, Avril se révolta franchement contre une tutelle qui lui pesait.

—Ah ça, prétends-tu donc y voir mieux que moi qui suis un acteur en cette aventure ? Garde tes avis et tes conseils pour quand je te les demanderai. Il semble, depuis trois jours, que tu aies incarné en toi tout le bon sens en ne me laissant que la stupidité. Oui, entends-tu, oui, j'ai été sauvé par Mme d'Armangis.

—Voulez-vous savoir le passé de cette dame ? demanda gravement Bourguignon, qui n'avait pas bronché à la violente sortie de Paul.

—Non, fit sèchement l'héritier, dis-moi plutôt l'histoire de Mme de Jozères.

Le bonhomme remua négativement la tête.

—Tu refuses ?

—La volonté dernière du chevalier a été qu'on respectât le secret de ceux qui assisteraient à sa messe de mort. Le passé de Mme de Jozères ne vous appartient donc pas.

Et le serviteur ajouta en appuyant :

—Mais celui de Mme d'Armangis est à vous.

Cette résistance exaspéra Paul :

—Assez, vieux fou ! fit-il d'une voix brève. Cesse de me parler de l'un quand j'accuse l'autre. Je te dis que cette de Jozères a laboé les deux hommes après moi. Bricard n'était-il pas à son service quand il est mort ?

—Oui.

—Tu es forcé de l'avouer, tu le vois. Ne défends donc pas cette femme, c'est inutile. Son effroi et sa pâleur l'accusaient trop quand elle m'a vu apparaître chez elle pour lui apprendre que je connaissais l'infâme guet-apens qu'elle et ses complices ont voulu me tendre.

—Vous avez fait cela ?

—Oui, je me suis procuré ce plaisir hier soir pendant que le mari s'inquiétait de ne pas me retrouver dans la loge de Mme d'Armangis à laquelle il m'avait présenté. Veux-tu le récit de ma petite expédition ?

Bourguignon lança un regard triste au jeune homme toujours gouaillieur.

Je vous écoute, dit-il.

—De Jozères, après m'avoir présenté à la belle Mme d'Armangis, venait de quitter la loge...

Le domestique l'interrompit :

—D'abord, pourquoi vous conduisait-il à cette dame ? Vous ignoriez alors qu'elle fût une de vos deux femmes de l'Opéra. Donc, quel motif aviez-vous de lui être présenté ?

—Tiens ! je m'aperçois que j'ai oublié de te dire que le docteur et son gendre m'ont fait au théâtre leurs fameuses propositions... ils m'offrent un demi-million.

Bourguignon fit la moue.

—La dixième partie de ce qu'ils comptent voler ! dit-il, les coquins ne sont pas généreux. Avez-vous accepté un si mince lupon ?

A cette phrase la curiosité d'Avril s'éveilla.

— Ils veulent voler cinq millions ! s'écria-t-il.

— Oh ! fit le valet, j'ai eu tort de dire qu'ils veulent voler, car la somme est si près de leurs mains qu'on peut la considérer comme déjà volée.

— Volée... mais à qui ?

A son tour, Bourguignon se mit à rire et répondit :

— Parbleu ! à vous.

L'héritier se leva d'un bond de son siège et balbutia, étrangement par la surprise :

— A moi, dis-tu ? à moi ?

Le vieillard regarda un moment le jeune homme tout pantelant d'une cupide joie, puis, froid et ironique, il continua :

— Oui, à vous, sot et niais que vous êtes... sot qui voulez agir à votre guise... niais qui vous imaginez qu'on vous mettant à même de retrouver ce qui vous appartient, il ne vous sera rien demandé en échange. Tout à l'heure vous vous êtes révolté. Avant de le faire, vous auriez dû vous demander d'abord ce que vous pouvez. Rien. Ce livre qui contient les secrets, vous ne savez pas seulement le déchiffrer. Vous y parviendriez même, que tant de révélations seraient inutiles pour vous qui n'avez aucune pièce à l'appui. Soulje sais où elles sont. Que vous les vendiez, il vous les faudra livrer. Où les prendrez vous ?

Dompté, par cette parole qui zibrait menaçante, Avril écoutait celui qui venait de se redresser en maître.

Bourguignon poursuivit avec un méprisant dédain :

— Vous n'êtes en mes mains qu'un pion que je saurai faire mouvoir à ma guise. Obéissez ! Des misérables ont tué mon maître, je veux le venger. Quand ils seront punis, leur dépouille m'importe peu... Vous la ramasserez pour votre peine. Tant que j'ai espéré en votre bon sens et en votre reconnaissance, de pendu sauvé, je vous ai dit : « Méfiez-vous ! Derrière Perrier et son gendre, vous arriveront d'autres ennemis inconnus. » Et vous vous êtes bêtement laissé pousser par le docteur vers cette Mme d'Armangis, sans vous demander si là ne vous attendait pas un des dangers que je vous signalais...

— En ce cas, je m'exposerais à un bien agréable péril, car il s'agissait de mon mariage avec Mlle Blanche, interrompit Avril voulant protester.

Le valet haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous, l'époux de Blanche ! fit-il, la pauvre enfant mérite mieux, Je vous défends ce mariage.

A ce ton de commandement, un éclair de rage brilla dans l'œil de l'héritier.

— Tu me défends !

— Je vous défends, articula lentement le domestique, à ce prix seul je vous ferai maître des millions.

Ce mot fut magique.

— J'obéirai, dit humblement le maître devenu esclave.

Cette soumission subito fit venir un triste sourire aux lèvres du vieillard qui murmura :

— Il ne songe plus qu'aux millions ! il a même oublié qu'il peut me redemander sa mère !

Puis, à haute voix, il reprit :

— Maintenant, dans tous ses détails, contez-moi cette visite que vous avez rendue à Mme de Jozdres, après vous être échappé du théâtre... Et fasse le ciel que vous n'ayez pas été la cause de quelque malheur épouvantable !

Le jeune homme allait commencer son récit quand la sonnette de la porte d'entrée fit entendre un étourdissant vacarme.

Le serviteur courut ouvrir,

Avril n'eut pas besoin d'attendre sa rentrée pour savoir quel était ce visiteur, car le retentissant organe de Caduchet prononça ces paroles :

— Je viens le chercher pour le conduire chez Mme d'Armangis.

— Je vais prévenir monsieur, veuillez attendre en ce salon, répondit Bourguignon.

— Hein ? vous me dites de passer dans sa chambre à coucher... soit ! j'y consens, bougla le sourd, qui apparut sur le seuil de la pièce.

A la vue de Paul en négligé, il s'écria :

— Comment ! pas encore habillé, cher monsieur ? Allons, faites vite pendant que je composerai quelques vers à une ingrato envolée... à une belle oublieuse !

Et, tirant un carnet de sa poche, Thomas se mit à griffonner sur le coin d'un meuble.

— Faut-il que je me rende à ce dîner ? souffla le maître au domestique.

— Oui, à la condition que vous ne me cacherez rien au retour.

Puis, avec un peu d'humeur, le vieillard maugréa :

— La présence de cet importun va m'empêcher de savoir tout de suite votre aventure chez Mme de Jozdres.

Avril se mit à rire.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, on peut causer devant lui sans danger. Il entendrait le canon qu'il répondrait : Dieu vous bénisse !

Et, tout en s'habillant, il entama son récit à mi-voix.

— Après m'avoir présenté à Mme d'Armangis, de Jozdres, je te l'ai dit, venait à peine de quitter la loge que, de sa main qui tenait une gerbe de lilas, elle m'indiqua gracieusement un fauteuil sur lequel je me plaçai.

— Maintenant, répondez-moi bien franchement, monsieur mon futur gendre, me dit-elle toute souriante.

Elle n'avait pas encore achevé que je m'étais brusquement relevé au son de cette voix qui frappait mon oreille. C'était celle d'une des deux femmes de l'Opéra.

— Laquelle ? demanda Bourguignon.

— Ah ! oui, laquelle ? C'était ce qu'il m'était impossible de préciser. Ces deux voix, je les avais bien dans l'oreille, mais quelle était celle de la maîtresse de Bricard ou celle de la dame du souper, voilà ce que ma mémoire refusait de me désigner. Sauf une seule phrase bien douce, bien émue, un " Ah ! je vous en supplie " qui m'aurait sûrement fait reconnaître ma soupçonneuse, je ne pouvais me prononcer entre ces deux voix. Dans mon premier moment de surprise, je crus reconnaître dans l'intonation de Mme d'Armangis la voix de celle qui, à l'Opéra, commandait ma mort et, instinctivement, je me reculai d'elle et je m'enfuis effaré. Quand je retrouvai le sang-froid, mes pas m'avaient amené sous le péristyle du théâtre. Alors je me raisonnai. A défaut de la voix, n'avais-je pas d'autres indices pour arriver à la vérité, et l'un d'eux ne m'avait-il pas déjà dénoncé Mme de Jozdres comme étant la femme ennemie ?

— Bricard à son service... c'était là ce premier indice, n'est-ce pas ? interrompit Bourguignon avec une dédaigneuse intonation.

— Précisément. J'étais donc planté au milieu du péristyle me demandant s'il fallait retourner près de Mme d'Armangis pour mieux étudier et parvenir enfin à la découverte de la vérité. Tout à coup une idée folle me traversa le cerveau. De Jozdres

m'avait annoncé que sa femme était restée seule au logis pendant qu'il était aux Italiens. Si je me présentais subitement à elle, je pouvais espérer la voir se trahir dans un premier moment de trouble.

Paul s'arrêta pour sourire.

— Ah ! je le jure, continua-t-il, je ne m'attendais pas à une aussi complète réussite. Le matin, son mari m'avait remis sa carte. J'en donnai l'adresse à un cocher qui stationnait devant le théâtre, et cinq minutes après je descendais rue Lafitte, devant la porte de de Jozères.

A ce moment, le récit fut brisé par un hurlement de joie poussé par Caduchet qui, brandissant le carnet sur lequel il avait griffonné les inspirations de sa muse, se jeta entre Paul et Bourguignon.

— Superbe ! cria-t-il, j'ai mon premier couplet... ça tient le milieu entre M. de Boufflers et Lamartine... sur l'air de " Bouton de rose... " Tenez, écoutez.

Et, la bouche en cœur, tournant des yeux langoureux, le sourd se mit à chanter d'une voix qui rappelait un essieu de charette mal graissé :

Royiens, François !
A toi mon cœur, ma foi, mon bras.
A Moscou, Pékin ou Pontoise,
Peux-tu vivre sans ton Thomas ?
Royiens, François !

Son dernier miaulement fini, Caduchet se hâta d'ajouter :

— Hoin ! est-ce assez mignon ? Pas de compliments, je vous en prie, ça me couperait la verve. Ne vous impatientez pas ; je vais vous faire les autres couplets... surtout ne vous impatientez pas !

Retournant vite s'accouder sur le meuble, Thomas, la tête entre ses mains, se replongea dans sa méditation poétique, sans plus s'inquiéter de ce qui se passait à côté de lui.

Cet incident burlesque n'avait pu dérider Bourguignon que l'histoire d'Avril semblait avoir mis dans une douloureuse anxiété.

— Continuez, dit-il en tendant une cravate au jeune homme qui, tout en parlant, achevait de s'habiller.

— A mon coup de sonnette, très-léger coup pour ne pas donner l'éveil à celle que je voulais surprendre, une femme de chambre vint m'ouvrir. Je me donnai comme arrivant des Italiens, envoyé par l'époux pour une communication fort importante à sa femme. Et, à l'appui de mon dire, je présentai la carte du mari comme une sorte de passeport qu'il m'avait remis. Avec une certaine hésitation, elle m'introduisit au salon pour y attendre sa maîtresse qu'elle allait prévenir. Elle ne vit pas qu'au lieu de rester au salon, j'avais marché sur ses pas, et elle se préparait à heurter à une porte, quand, l'écartant de mon passage, je ne lui laissai pas le temps d'y frapper et j'ouvris brusquement.

Dans le sévère regard que lui adressa Bourguignon à cet endroit de son aventure, le conteur devina un muet reproche.

— Oui, dit-il, j'ai agi en véritable goujat, mais j'ai pour excuse que je voulais surprendre cette femme.

Et Paul, après une seconde d'un silence pendant lequel la resplendissante image de la belle blonde dut apparaître à son souvenir, ajouta d'une voix frémissante de désirs :

— J'eus ainsi la preuve que c'était Mme d'Armangis qui m'avait sauvé.

Bourguignon haussa légèrement les épaules à cette conclusion et demanda

— Quo fit Mme de Jozères à votre vue ?

Cette fois encore la parole fut coupée à Paul par l'organe criard de Caduchet qui, les deux mains crochées dans sa chevelure et les yeux au plafond, s'écria :

— Ne vous impatientez pas... je tiens mon second couplet... il ne me manque plus que la rime à " enthousiasmassiez. "

Puis il se remit à son travail en murmurant : cuirassiez... plumassier... matelassier... désoriginalisassiez... Ah ! cette rime-là est riche.

Sur un signe du vieillard, Avril continua :

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIERE PARTIE

II

— C'est bientôt dit, reprit-il... Mais c'est moins facile à faire !... Je ne suis pas le maître, moi. Que voulez-vous ? C'est la loi de la guerre. A-t-il fait grâce à nos soldats, lui !

— La loi de la guerre, commandant, c'est d'épargner un ennemi vaincu, désarmé. Mon père s'est battu, c'est vrai, mais loyalement, à poitrins découverts. Vous seriez à sa place et lui serait à la vôtre, que votre vie lui serait sacrée, je vous le jure. Il vous ferait un rempart de son corps... comme vous allez lui faire un rempart de vôtre, n'est-ce pas ?

— Je le voudrais, je ne demanderais pas mieux, dit-il tout troublé. Mais les troupes sont exaspérées. Nous ne sommes plus maîtres de nos hommes. D'ailleurs, nous avons reçu des ordres impitoyables.

— Les laisseriez-vous donc égorger ? Oh ! mon oncle, ce serait une lâcheté, une infamie. Non, vous ne commetrez pas un fratricide !

— Un fratricide ! Est-ce moi qui l'ai fait arrêter, par hasard ?

— Je ne dis pas cela, mon oncle !... Vous êtes un homme d'honneur et non un monstre. Je ne vous outragerai pas par des suppositions odieuses.

Le commandant devint rouge et jeta à sa nièce un coup d'œil oblique et louche :

— Est-ce qu'elle soupçonnerait quelque chose ? se dit-il.

La pauvre enfant ne soupçonnait rien. Lors de l'invasion de l'appartement de la rue du Ponceau, elle était bien trop effrayée pour remarquer le numéro inscrit sur le képi des soldats. Elle ignorait donc que les hommes qui avaient si affreusement spéculé sur la tendresse maternelle pour forcer une épouse à trahir et à livrer son mari, appartenaient précisément au 175^e de ligne et au propre bataillon de M. de la Olémanderie !

— Le temps presse, reprit-elle avec angoisse ; chaque minute écoulée peut-être fatale. Hâtez-vous, mon oncle ! Oh ! comme je vous aimerai ! comme je vous bénirai ! Je n'ai déjà plus de mère, voudrez-vous m'enlever mon unique appui ! Pitié ! Pitié !

Elle lui prenait les mains, les couvrait de baisers, se traîna à ses genoux.

— Pitié ! pitié ! pitié !

Les sanglots de cette ravissante enfant que ses larmes rendaient plus belle encore, aurait ému un tigre. Le com-

mandant hésitait, détournait la tête, de peur de se laisser ébranler.

—Est-ce que je vais pleurer aussi ? se disait-il. Cette enfant est innocente, elle !

Il allait faiblir.

—Allons, rassure-toi, mon enfant. Je vais faire mon possible. Et pourtant ton père est indigne de pardon.

Il fit un pas vers une table couverte de papiers, saisit une plume...

Mais aussitôt le remords et l'émotion se dissipèrent ; la haine reprit le dessus, compliquée soudain d'un autre sentiment plus inavouable encore.

À la question de vengeance venait s'ajouter une question d'intérêt, soulevée par l'éventualité prochaine d'un gros héritage de famille.

—Non ! décidément, je ne puis pas sauver cet homme ! pensa-t-il. Ce serait une lâcheté et une bêtise. M'aurait-il éparpillé, lui, si j'étais tombé entre ses mains ?

Il tira sa montre et regarda l'heure.

—D'ailleurs, il est trop tard. Ce doit être déjà fini. Mes ordres sont exécutés. N'importe ! Dissimulons... La clémence n'offre plus de danger.

Mathilde attendait, confiante et rassurée.

—Allons, mon enfant, séchez vos larmes... Séchez tes larmes — car enfin je puis te tutoyer, bien que je te voie aujourd'hui pour la première fois. N'es-tu pas la fille de ma pauvre sœur ? Je me compromets peut-être. Ma foi tant pis !

—Merci ! Merci !

—Je vais envoyer l'ordre de...

—Oh ! Je le porterai moi-même !... Donnez, donnez, mon cher oncle ! Je ne veux laisser à personne le soin de lui annoncer la bonne nouvelle, de lui apprendre combien vous êtes généreux ! Ah ! tenez ! Il faut que je vous embrasse !

Elle se jeta à son cou, sans s'apercevoir que le commandant était gêné par ses caresses... Se dégageant de ses bras, il écrivit l'ordre de mettre en liberté son beau-frère.

Quelques instants plus tard, Mlle Monblant sortait de la caserne Napoléon, et rejoignait son fiancé qui l'attendait dans la rue de Rivoli. Elle agitait avec une joie délirante le précieux papier :

—Sauvé ! mon ami ! sauvé !

Ainsi que s'en était assuré Amilcar Mercier, avant d'accompagner Mathilde à la caserne Napoléon, le colonel, après son arrestation, avait été conduit au théâtre du Châtelet, où l'on entassait chaque jour des centaines de prisonniers. La distance n'était pas longue, et pourtant il leur semblait qu'ils n'arriveraient jamais.

En de pareils moments, les secondes sont des mois, les minutes sont des années !

Les deux jeunes gens arrivent essouffés, exhibent triomphalement à l'officier qui commandait ce dépôt provisoire, le billet de M. de la Clémaderie.

—Le nommé Monblant ? dit celui-ci en regardant ses interlocuteurs.

—Mon père, monsieur ! C'est mon père ! dit Mathilde d'une voix tremblante. Vous allez me le rendre, n'est-ce pas, monsieur ?

Il y avait dans son accent quelque chose de si doux, que le jeune capitaine fut ému jusqu'au fond de l'âme et ne put s'empêcher de frissonner.

—Ce serait de grand cœur, Mademoiselle, balbutia-t-il d'un air chagrin. Mais il n'est plus ici !...

—Il n'est pas ici ? répétèrent, en pâliissant, Amilcar et sa compagne.

—Non, mademoiselle, depuis dix minutes tout au plus ! L'ordre est arrivé de le transférer, avec une fournée de prisonniers à la caserne Lobau. Courez-y, vite, et votre père vous sera rendu, je n'en doute pas.

Et d'un ton dont ils ne pouvaient prévoir, hélas, la portée effrayante, il ajouta :

—Hâtez-vous ! Hâtez-vous !

Puis, craignant d'avoir laissé percer son inquiétude :

—Car vous devez être pressée, je suppose, de délivrer et d'embrasser votre père !

Les deux jeunes gens, saisis d'une égale et vague terreur qu'ils n'osaient pas se communiquer l'un à l'autre, se remirent en marche. Ils n'échangèrent pas une parole durant tout le trajet. Amilcar sentait trembler sur son bras celui de la jeune fille.

Ils passèrent une fois de plus devant les ruines fumantes de l'Hôtel-de-ville et arrivèrent à destination.

La caserne Lobau avait un aspect sombre, funèbre. La porte était fermée. Les factionnaires avaient un air farouche, étrange.

—Amilcar, j'ai peur ! murmura Mathilde en se serrant contre son fiancé.

—Du courage ! du courage !

—Passez au large ! cria un factionnaire.

L'ancien capitaine de fédérés, montrant le papier que Mathilde tenait à la main :

—Un ordre du commandant de la Clémaderie, du 175^e de ligne ! dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

Il leur fallut parlementer longtemps avant de se faire ouvrir.

—Il est bizarre que la caserne soit ainsi fermée ! dit Amilcar à sa compagne.

—Oh ! que j'ai peur, mon ami ! murmura Mathilde en frissonnant... Voyez comme je tremble !...

—Vous feriez mieux de vous en aller ! dit le factionnaire, saisi de compassion, malgré sa rudesse.

—Je vous répète, dit l'ex officier fédéré, que j'apporte un ordre, un ordre urgent. Comment se fait-il que l'on n'ouvre pas ?

—Eh bien, entrez seul, fit-il à demi-voix. Croyez-moi, éloignez cette jeune dame. Voyez-vous, en ce moment la caserne Lobau n'est plus seulement une caserne.

—Je le sais ; c'est une prison. Nous venons précisément...

—Et autre chose encore ! grommela le soldat versaillais.

Puis il ajouta à haute voix.

—Eloignez-la ! Eloignez-la ! Ce n'est pas la place d'une femme.

—M'éloigner ! dit avec énergie Mlle Monblant. Quand je viens délivrer mon père !

Le factionnaire détourna instinctivement la tête, en balbutiant :

—Délivrer son père !

On entendait des rumeurs sourdes, des gémissements, des bruits confus dont il était impossible de deviner le caractère : Un mystère lugubre planait sur la caserne et augmentait les angoisses des deux fiancés.

S'ils s'étaient présentés quelques instants plus tôt, ils auraient entendu quelque chose de plus distinct, de plus éclatant et de plus terrible.

Ils étaient arrivés au moment d'un intermède motivé par un incident dont nous aurons la clef tout à l'heure.

La grosse et lourde porte s'ouvrit enfin.

— Allons ! une nouvelle fournée ! dit une voix brutale.

Mais apercevant une jeune fille accompagnée d'un monsieur dont le costume et l'apparence n'avaient rien d'un communard, et sans aucune espèce d'escorte militaire.

— Tiens ! ça ne vient pas du Châtelet, fit-il d'un ton brusque. Qu'est-ce que vous voulez, vous autres ?... Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Putez-moi le camp ?

— Un ordre du commandant de la Clémagerie, du 175, s'écria Amilcar, en prenant le papier des mains de Mathilde et lui présentant : Lisez !...

Et, tandis que le sous-officier parcourait des yeux le billet...

— La mise en liberté de mon père, monsieur !

— De votre père ?

Il lut péniblement les quelques lignes...

— Monblant... Monblant... Tiens ! c'est drôle !... A-t-il des lubies, le commandant ! je ne connais pas ça, moi !... Enfin, c'est peut-être celui qui reste ?

Il ajouta, à part :

— Eh bien ! ils ont de la chance, par exemple !... Et sans cette poule mouillée de lieutenant... ce serait fini.

— Mon père ! monsieur ! Rendez-moi mon père ! s'écriait Mathilde, qu'épouvantaient ces lenteurs et ses hésitations.

— Dame ! Venez le chercher dans le tas ! répondit-il en s'adressant au jeune homme... Je ne connais pas sa binette, moi !...

Amilcar allait franchir la porte entrebâillée, Mathilde le suivait...

— Oh ! quant à vous, mademoiselle, restez ici ! Ça vaudra mieux...

Il essaya de l'arrêter et de la repousser. Mais elle dégagait vivement son bras et courut après Meroier.

Ce dernier, plus expérimenté et moins naïf, avait entrevu déjà une partie de l'affreuse vérité. A l'écœure et nauséabonde odeur qui s'échappait de la cour, il avait tout compris.

Il voulut, à son tour, l'empêcher de l'accompagner...

— N'avancez pas, Mathilde ! s'écria-t-il d'un accent déchirant...

— Si ! si ! Je veux vous suivre ! Je vous suivrai !

— Au nom du ciel ! Restez ici... Mathilde ! Mathilde !

Mais elle ne l'écoutait pas, et se précipitait affolée, à travers le long vestibule aboutissant à la cour centrale.

Le sous-officier ne se donna pas la peine de courir après elle.

— Ma foi ! Pas moyen de la retenir... Ce n'est pourtant pas bien beau à voir.

Deux grandes tapisseries attelées, qui remplissaient presque la largeur du vestibule leur avaient caché la vue de l'intérieur. Quand les deux jeunes gens eurent atteint en quelques enjambées la fatale cour, ils restèrent immobiles d'épouvante, et comme pétrifiés ; le double ôri qui allait sortir de leurs poitrines se glissa dans leurs gorges.

Un spectacle horrible, sans nom, sans précédents, s'offrait à leurs regards terrifiés...

D'innombrables cadavres gisaient, amoncelés, entremêlés,

sur toute l'étendue de la cour, au milieu d'un lac rouge. Tous les âges, tous les sexes !...

Il y avait là des hommes faits, des vieillards, des femmes, des enfants, entassés pêle-mêle dans la promiscuité hideuse de la mort... On ne distinguait plus rien. Les bras, les corps et les jambes se confondaient, comme dans la toile fameuse de Salvator Rosa... De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que du sang. du sang par terre, du sang aux piliers, du sang à toutes les murailles jusqu'à la hauteur d'un mètre ! Du sang partout !... Ce n'était plus une caserne ; c'était l'intérieur d'un abattoir avec ses senteurs infectes, immondes !

A l'entrée, à l'endroit même où les deux jeunes gens s'étaient sentis cloués à leur place, Mlle Monblant avait heurté du pied le corps d'une femme... qui, quoique bien morte, ne portait aucune trace de blessure, aucune tache de baïle.

Amenée là avec beaucoup d'autres, une demi-heure auparavant, pour être fusillée, elle avait épargné aux soldats leur sanglante besogne. Il avait suffi pour la tuer du tableau qui lui était apparu... Elle avait vingt ans à peine, on lui en aurait donné soixante... Sa chevelure brune avait subitement et complètement blanchi.

Tout à coup un certain mouvement se fit dans cette fosse commune anticipée...

En dehors des soldats, il ne restait de vivant dans la cour qu'un seul homme, un dernier fédéré...

Pourquoi vivait-il encore, quand tous les autres étaient tombés, la poitrine trouée par les balles ?

L'avait-on oublié ? Non !

L'avait-on épargné ? Non !

Au moment de commander le feu, le lieutenant qui avait sous ses ordres un nouveau peloton d'exécution, avait pâli... Sa voix s'était figée, ses traits s'étaient contractés, en face de la tâche qui lui incombait. Il s'était évanoui dans les bras de ses hommes.

Cette circonstance et l'émoi qui s'en était suivi avaient seuls accordé à la dernière victime un sursis d'un quart d'heure.

Puis un autre peloton et un autre officier étaient venus procéder au massacre.

Le fédéré, calme, fier et digne, est collé au mur et regarde sans broncher les douze hommes placés en face de lui.

Mathilde l'aperçoit. L'imminence du danger lui rend la parole et la force. Un cri perçant se fait entendre.

Elle bondit en trébuchant par-dessus le corps de la jeune femme, et agite le billet qu'elle tient à la main :

— Arrêtez ! Arrêtez !... Mon père !... La grâce ?...

Amilcar s'élança à son tour, comme un lion, vers le peloton d'exécution, et cria d'une voix étranglée.

— Arrêtez, malheureux ! Arrêtez !...

Ni l'un ni l'autre ne s'aperçoivent qu'ils patagent dans les flaques de sang !

Peu s'en faut qu'ils ne foulent aux pieds des cadavres.

L'officier se retourna.

Il prit cet homme et cette femme pour deux nouvelles victimes affolées par la peur.

— Allons ! ça ne finira donc pas ! murmura-t-il avec impatience. Nous en avons pourtant assez abattu aujourd'hui !

Cependant le colonel, si fermé jusque-là, avait senti fléchir, en reconnaissant Mathilde, son indomptable énergie.

Il fit un mouvement involontaire, tendit les bras à la pauvre enfant :

—Ma fille ! balbutia-t-il d'une voix déchirante.

—Ah ! voilà que tu gigotes, toi ! Est-ce que tu voudrais te sauver, par hasard ?... Et il faisait le crâne, ce bandit !

Le lieutenant commanda le feu. Les douze chassopôts s'abaissèrent. Le colonel Monblant tomba foudroyé.

La pauvre fille était inanimée au milieu d'une mare de sang. Amilcar se précipita sur son corps :

—Les scélérats ! Ils ont égorgé le père et assassiné la fille !

Il la prit dans ses bras, la porta dans le vestibule et s'efforça de la rappeler à la vie.

—Qu'est-ce qu'il chanto donc celui-là ? s'écrièrent les soldats. Faut le coller au mur !

Ils l'entouraient avec des cris de mort, tandis que l'on commençait à empiler des cadavres dans les deux tapisseries.

—A mort, le communard ! hurlait un chœur menaçant. A mort la pétroleuse !

—A mort ! A mort !

—Tuez-moi donc aussi, misérables ! hurla Mercier. Assasinez-moi, ignobles bourreaux ! Mais vous n'avez pas le droit de toucher à cette enfant ! C'est la nièce d'un de vos chefs... et le papier que vous voyez dans sa main crispée, c'était la grâce de son père... de son père que vous venez d'égorger !

—A mort ! A mort, le communard !... Il nous insulte ! A mort !

Un cercle s'était formé autour de lui et de sa compagne.

—A mort, les coquins !

L'officier s'était approché au bruit de l'altercation. S'il se fût agi d'un pauvre diable d'homme du peuple, il n'eût pas pris la peine de lui demander des explications ; son sort eût été bien vite réglé ! Mais il avait en face de lui un monsieur bien mis, presque élégant, et il hésitait. Tant de malentendus s'étaient produits depuis huit jours, et tant d'innocents avaient été massacrés, que la lassitude était venue. On était rassasié de sang.

—Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? s'écria-t-il d'un ton rude.

—C'est un brigand ! Il nous a insultés ! Au mur ! au mur !

—Ton nom, drôle ? Étais-tu avec ces incendiaires ? réponds ! Es-tu un ami ou un ennemi ?

Amilcar se dressa devant lui.

—Lieutenant ! dit-il... vous êtes un galant homme, je suppose, vous ? Vous n'avez rien de commun avec les bêtes féroces qui nous entourent : vous n'êtes pas capable d'assassiner des femmes et des filles...

—Les pétroleuses ne sont ni des filles ni des femmes ! vociféra le sergent en frappant au visage l'ex-aide de camp du colonel Monblant.

—Lâche, murmura celui-ci avec mépris... Lieutenant, ce n'est pas à cette brute que je parle, c'est à vous... si toutefois il vous reste quelque chose d'humain... Savez-vous qu'il se passe des horreurs ici ?

—Lieutenant, laissez-nous donc lui faire son affaire ! Vous voyez bien qu'il insulte l'armée !...

—Ce n'est pas tout cela ! Je vous demande si vous êtes un ami ou un ennemi ?

—Je suis un ennemi, lieutenant, répondit avec calme le oncle de Mlle Monblant...

Et déchirant avec rage son gilet, sa chemise et découvrant poitrine

—Vous pouvez frapper ! Je suis prêt à mourir !... Rechargez vos armes, Versaillais infâmes !... Tirez sur moi... Faites de mon corps une écumoire ! Buvez mon sang, ivrognes !... Faites-moi cuire et mangez moi, si vous le voulez, cannibales !... Vous êtes capables de tout !... Mais respectez cette enfant évanouie... C'est la nièce du commandant de la Clémaderie du 175^e de ligne... Ce n'est pas un communard, celui-là !...

—A mort ! A mort ! A mort ! répétaient les soldats en se jetant sur lui.

Mais l'officier, soit qu'il fût ému par tant de courage, soit qu'il craignît de se compromettre auprès de ses chefs, se plaça entre ses hommes et le capitaine fédéré, qu'il saisit au collet :

—Vous êtes mon prisonnier, dit-il.

Puis, dirigeant sur les soldats le canon de son revolver :

—Suis-je votre chef, oui ou non ?

—Il n'y a plus de chefs ! laissez-nous vous venger.

—Je brûle la cervelle au premier qui vous qui avance. Eloignez-vous, ou je tire.

Il y avait chez ces tigres encore plus de lâcheté que de cruauté. Ils s'éloignèrent en rugissant.

—Merçi, lieutenant, murmura Amilcar Meroier.

(A SUIVRE)

Commencé le 23 Août 1884 — (No 244).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an, celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 60 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire de *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (le 1^{er} Janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille c., Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Malte, Les Demoiselles du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Dramas de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE, 1884 — Jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Dramas de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boite 1986,

475, rue-Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)